

Pour en finir avec l'accélération sociale

Il est assez vertigineux de constater que, malgré les immenses différences de modes et d'expériences de vie qu'impliqua l'avènement du travail agricole, de la sédentarisation et de l'urbanisation, un chasseur cueilleur d'avant la révolution néolithique avait plus en commun avec un agriculteur du XV^e siècle que nous n'en avons avec chacun d'eux. Comme l'a montré Paul Shepard¹, les matériaux qui touchaient leur conscience – les sons, les odeurs, les couleurs, les goûts, les textures, les paysages – n'ont absolument plus rien en commun avec ceux que nous connaissons.

Plus spécifiquement, leur rapport au temps était basé, individuellement, sur leurs efforts physiques (et ceux des bêtes) ainsi que, à l'échelle collective, sur l'articulation des rythmes saisonniers, des phases lunaires et des rituels religieux, tandis que le nôtre est, du point de vue individuel comme collectif, divisé en séquences mécaniques, en petites portions d'espace toutes semblables, celles que parcourent les aiguilles des horloges ou, plus abstraites encore, celles qu'occupent les chiffres hallucinés des horloges digitales, qui ont horreur du vide, et qu'il faut donc remplir d'un maximum d'actions ou d'états de conscience. Ainsi, l'homme hypermoderne et ses activités sont désormais prisonniers d'un temps artificiel sans plus aucune relation avec les données corporelles et naturelles, avec les points de repères (la fatigue, l'enthousiasme, la luminosité, l'état et les manifestations de la nature, l'activité des animaux, la croissance des plantes, etc.) qu'ils pouvaient donner, lesquels n'ont de toute façon plus aucun intérêt pragmatique du point de vue des objectifs collectives, sinon comme données de gestion des ressources humaines.

C'est que la révolution industrielle est passée par là : elle a d'abord dressé et soumis les gens chassés du monde rural et enfermés dans les usines et les écoles au temps indifférencié, quantitatif et productif des machines, à leur cadence et leur activité continue, puis a peu à peu réinstauré de nouveaux rituels aux travers des gammes (et du cycle de vie) des produits ainsi que de la liturgie consumériste (les fêtes, les soldes, les spots publicitaires et désormais l'addiction aux réseaux sociaux), ce qui a permis de rendre supportable, s c'est-à-dire inéluctables, prévisibles et légitimes, les changements permanents qu'elle produit, et qui la nourrissent. Le sociologue Hartmut Rosa appelle cette accélération du tempo du changement *l'accélération sociale*. Celle-ci se définit par une « augmentation de la vitesse de déclin de la fiabilité des expériences et des attentes et par la compression des durées définies comme le présent² ». En effet, la révolution industrielle n'a pas seulement réduit les distances (c'est-à-dire le temps nécessaire à des personnes, des biens ou des informations pour les parcourir); elle n'a pas seulement connecté, homogénéisé, voire standardisé (autour de règles de compétition, d'assouvissement hédoniste et d'institutions comme l'Etat) des communautés relativement autonomes dans la production de leurs valeurs et de leurs biens matériels; elle modifie actuellement la manière même dont notre conscience et nos capacités cognitives fonctionnent. Concernant la perception, tout conducteur connaît le fameux « effet tunnel » : plus il roule vite, plus son champ de vision se réduit; l'amoureux de la musique sait qu'au delà d'un certain tempo, un battement devient un vrombissement ou un bourdonnement; autrement dit, la vitesse, donc le quantitatif, a un effet qualitatif sur la perception; un rythme n'est un rythme que pour autant que nous puissions percevoir les écarts entre les battements. Or, il en va de même pour toute les sensations ainsi que pour la capacité de l'esprit à traiter des informations, donc à réagir. Nous ne sommes pas faits pour traiter des informations si nombreuses et qui circulent si vite; notre réaction, même au sein d'institutions qui forment une sorte d'intelligence collective, ne peut plus être correcte; nous avons donc besoin de certaines interfaces, des technologies d'intelligence artificielle pour les traiter. Or, ces technologies sont précisément celles qui rendent la circulation des informations si ingérable... La boucle est bouclée... Dépassés, les ressortissants de l'hypermodernité perdent à la fois leur liberté et leur équilibre psychique, la maîtrise de leur vie personnelle et du projet collectif dans lequel elle s'inscrit. Ils sont aliénés, frustrés, stressés et donc encore plus enclins à s'oublier dans la consommation et l'hédonisme.

Or, en face d'une telle situation, il n'y a que deux possibilité de réaction. Ou l'on choisit la course en avant et l'on cède à la honte prométhéenne que décrivait Gunther Anders : on se transforme littéralement en machines. C'est là le projet très concret des mouvements transhumanistes. Ou l'on choisit de combattre pied à pied cette déréalisation par la vitesse. Ce combat est ardu, mais il est déjà engagé. Sur le champ de bataille culturel et associatif, on ne compte plus les initiatives qui visent à ralentir le rythme de vie, à prendre le temps de ressentir, de percevoir, à se replonger dans le temps *réel*. Le mouvement du *Slow Food*³, par exemple, enseigne les arts culinaires et renoue le lien entre le temps du paysan et le temps du consommateur, par le biais des circuits courts et de la consommation des légumes de saison. Prêchées depuis trente ans par les biorégionalistes, la redécouverte de la faune, de la flore et du patrimoine local ou encore celle des sentiers de ville, comme le promeut à Marseille l'association *Wild Project*⁴, participent de ce mouvement puisqu'en se réappropriant les savoirs vernaculaires (les plantes utiles, les équilibres spécifiques) et les valeurs esthétiques, on se réenracine à pas d'homme - et non au pas de l'oie.

1 SHEPARD P., *Nature and Madness*, University of Georgia Press, Athens and London, 1998

2 ROSA H., *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, La Découverte, Paris, 2012, p. 22

3 <http://www.slowfood.com/>

4 <http://www.metropolitantrails.org/>

Sur le champ de bataille technique, il faut à la fois briser les mythes et les discours utilitaristes qui justifient et rendent *cool* ces techniques, ainsi que s'opposer aux législations qui permettent leur mise en oeuvre. Le travail est, ici aussi, culturel : si des mouvements néo-luddites comme *Pièces et mains d'oeuvre* ou critiques comme *Technologos* mettent en cause le fonds intellectuel de ces techniques, il faut aussi développer des oeuvres touchant un très large public, telle la vidéo végétarienne et écologiste « Le jugement » avec MajiCJack, des oeuvres de fiction, voire même des jeux vidéo qui moquent, ridiculisent ces mythes et mettent en scène le désastre technologique actuel. Elles manquent cruellement. Par ailleurs, tout projet économique qui valorise ces technologies nuisibles et inutiles doit être combattu avec les outils de la résistance civile, comme on le voit avec le mouvement No-Tav⁵, en Italie, qui refuse la construction de la ligne de TGV Lyon-Turin, ou avec le mouvement d'occupation⁶ du site de Notre Dame des Landes, opposé à la construction d'un aéroport.

Sur le champ de bataille politique, il faut impérativement se réapproprier les outils de décisions directs couplés aux outils de démocratie participative, qui exigent le temps de la réflexion. Enfin, la réappropriation du temps passe aussi par un changement profond du rapport au travail salarié. De ce point de vue, le projet de revenu universel, mis au point par le philosophe Philippe Van Parijs⁷, testé selon diverses modalités et actuellement discuté dans plusieurs pays d'Europe, pourrait à la fois offrir une solution simple et concrète au problème de la misère sociale et casser le chronomètre du salariat.

5 <http://www.notav.info/>

6 <http://zad.nadir.org/>

7 https://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/etes/documents/2_7071_4526_2.pdf